

SALAH STÉTIÉ

L'HOMME DU DOUBLE PAYS

ABSTRACT (*The Double Country's Man*) Texte de la conférence inaugurale de la journée d'étude internationale « Écrivains en transit : translinguisme littéraire et identités culturelles » - Turin 12 décembre 2016

KEYWORDS Translingualism, Identity, Multilingualism

Être d'un double pays, c'est un immense risque, et c'est une chance. Une chance comme il s'en rencontre peu dans la vie de l'esprit. Le double pays, bien sûr, c'est la double culture, c'est, au sein de l'exil, l'existence d'une frontière indéfinissable et d'autant plus lancinante entre un ensemble de valeurs et un autre ensemble de valeurs, ensembles attachés l'une et l'autre à l'une ou l'autre langue et au système sémantique et symbolique dont se constitue chacune des deux langues, en leur logique apparente on secrète, en leurs possibilités médiates ou immédiates, ouvertures et blocages, apories et médiations. Quand deux cultures coexistent dans un même cœur, dans une même pensée, dans un même être, elles instituent en lui, par la vertu du même, des modulations, des passages, des irisations, des synthèses, des complétudes, – lors même que la vie socioculturelle du double pays est créatrice, à travers les syncrétismes obligés, de violents refus et d'exclusives spectaculaires. Ces refus, ces condamnations réciproques, ces exclusives, parce qu'elles sont de nature essentiellement sociale et donc exploitables politiquement, sont souvent les résultats de manipulations grossières et simplificatrices lesquelles, à leur tour, ne sont que la caricature des attitudes culturelles les plus profondes qui entretiennent en sous-main, inévitablement, par le seul fait de leur proximité historique ou de leur interactivité actuelle, ce que j'appellerai une complicité par contamination, un échange par porosité, une effervescence par stimulation réciproque, une convergence par déformation du champ magnétique où viennent à se rencontrer les contraires pour, comme la limaille de fer, se constituer en une figure unique, au sein même de la symétrie adverse.

C'est le décalage entre les deux théâtres, celui de la conscience individuelle où l'homme du pays double, par besoin de salut, accepte d'aménager aussi

harmonieusement que possible sa dualité, et celui de la conscience sociale où, bon gré mal gré, ce même homme est livré aux démons élémentaires et primitifs de la dichotomie, c'est, dis-je, ce décalage qui, s'il n'est pas dominé et assumé, peut provoquer l'explosion. Mon pays d'origine, le Liban, a connu cet exil de l'un dans le refus de l'autre, qui est probablement ce qui peut arriver de pire à un individu où à une collectivité, – et c'est pourquoi, de ce problème, je parle d'expérience et j'en parle avec douleur. « Deux négations ne font pas une nation », avait dit l'un de mes amis, l'écrivain libanais Georges Naccache, dans une formule souvent citée. Deux négations ne font pas non plus un homme, à moins que celui-ci, fût-ce contre la tentation centrifuge de la cité, contre les plus proches des siens, contre sa mère et son père – « Entre la justice et ma mère, je choisis ma mère » avait énoncé malencontreusement Albert Camus à l'éclatement de la guerre d'Algérie –, à moins que celui-ci, cet homme divisé et déchiré dont je parle, ne fasse l'effort, souvent dramatique, de consentir à trahir l'un et l'autre des aspects de sa personnalité pour essayer de rester fidèle à lui-même. Autrement dit, de tenter de faire de son enracinement, un déracinement et, de son déracinement, un nouvel enracinement. Situation que beaucoup estimeront en porte-à-faux et sur laquelle ils porteront un jugement sévère. Les traîtres ne sont pas aimés, et il y a, je l'ai dit, un semblant de trahison dans cette attitude oblique. Il y a même plusieurs types de trahisons superposées dans l'attitude en cause : trahison des racines, trahison de ceux-là auxquels on appartient pour aller, non sans arrière-pensée, vers ceux d'en face avec qui on veut engager le dialogue et cette arrière-pensée est porteuse, elle aussi, de trahison, puisqu'on ne peut pas et qu'on ne veut pas adopter le tout de l'autre. Trahison par déculturation et par acculturation, mais ni la déculturation ni l'acculturation ne sont telles qu'elles puissent mettre en question le plus fondamental de l'homme en son projet, celui qui forme de l'homme l'arcature. Trahison de la trahison en quelque sorte, qui ramène l'homme, à travers son choix du non-choisir, à son ambiguïté essentielle, à ce socle instable et fragile qui est socle de son destin, qui est socle du destin de chacun. Oui, l'ambiguïté de l'homme du pays double est peut-être, est sans doute, condition de tous.

Que tout soit double, que tout soit pour chacun duel, c'est une vérité qui commence à se savoir. Pascal nous avait déjà enseigné que tout est ambigu et tragique et que le contraire est semblable en même temps que contraire. Dieu est caché : « *Deus absconditus* ». L'homme du double pays est sous la ténèbre de Dieu.

Pour en revenir à deux des principaux volets de la culture, il faut bien voir que la déculturation est un arrachement et une blessure et que, par conséquent, elle ne vaut que si elle est une avancée vers l'autre sans être pour autant un renoncement à soi-même : se déculturer par volonté de récupérer et de s'annexer le plus vaste espace culturel possible, se déculturer pour se culturer plus complètement et plus efficacement, c'est sans doute la seule façon de cicatriser, de recicatiser le tissu culturel originel un instant déchiré, c'est reprendre autrement et plus profondément substance et racine. S'acculturer, c'est s'installer avec armes et bagages dans le lieu de l'autre, c'est

abandonner dangereusement – et sans doute assez naïvement – ce qu'on est au bénéfice de ce qui constitue l'autre, dont on croit que les valeurs sont plus sûres et les signes culturels plus opérants. L'acculturation, à mon sens, est encore plus périlleuse à assumer que la déculturation. L'acculturation est une démission, une façon de résorber le fondamental dont il advient parfois que, par un juste retour des choses, il se venge. La déculturation, qu'il ne faut pas confondre avec la sous-culturation, est, au sens négatif du terme, un risque pris contre soi-même, au sens positif du même terme, une attente et une ouverture. Car la déchirure – et la déculturation, ainsi que je l'ai formulé auparavant, est une déchirure aussi, – reste, mystérieusement, une ouverture. C'est au point de rencontre de toutes les contradictions, au-delà de toutes les faiblesses et de toutes les infirmités observées, que se situe l'élan du culturel, que se déploie le vol si particulier de l'homme du pays double avec ses deux ailes motrices qui, parfois font de lui un immobile si elles battent en sens contraire, mais qui, si elles battent ensemble et dans le même sens, font de lui le plus rapide des oiseaux, beaucoup plus rapide en tout cas que l'homme au moteur simple.

L'homme du double pays, l'homme de la double culture, est un pont, – c'est non seulement quelqu'un qui relie et conjoint ses deux exils, mais quelqu'un qui permet aux autres de *passer* par le passage qu'il est devenu lui-même, transformé justement en passeur-médiateur. D'avoir été ce médiateur intime, au cœur de son propre héritage, d'être encore ce médiateur-là et ce blessé sans cesse en quête de cicatrisation, il est mieux à même que n'importe qui de comprendre et d'intégrer, au sein de sa collectivité, ou d'une collectivité à l'autre, les puissantes contradictions à l'œuvre, elles aussi en quête de médiations. Et comme la planète entière est en train de se rétrécir jour après jour, comme les cultures désormais communiquent, à quelque bord qu'elles appartiennent et si armées qu'elles aient été ou qu'elles soient encore l'une face à l'autre, les médiateurs vont être de plus en plus indispensables et de plus en plus sollicités dans la montée d'une civilisation véritablement universelle, qui fait déjà de notre astre un tout petit village. En une intuition particulièrement bienvenue, Léopold Sédar Senghor, dont j'aurai par la suite l'occasion de nuancer l'assertion, – bien que j'aurais par la suite l'occasion de nuancer son assertion – a parlé un jour, pour l'avenir, d'une civilisation de métissage. Je pense comme lui qu'aussi bien au niveau des hommes qu'à celui des cultures, l'avenir se doit d'appartenir à ce mélange heureux ou sinon il ne sera pas.

« Dans le rêve de l'homme qui rêvait »

Je voudrais commencer par citer Ibn Arabi, philosophe andalou, mystique et poète du XIII^e siècle, cela pour n'avoir pas à revenir sur l'évidence de son admirable salut aux lettres dont se forme toute langue : « Sache, dit-il, que les lettres sont une nation parmi les autres nations ».

On n'aura sans doute rien compris à la poésie tant qu'on n'aura pas dit haut et fort de la poésie qu'elle est l'ennemie du rêve, qu'elle est, autrement dit, le chat du chien du rêve et vice-versa. Oui, ce sont chien et chat que ces deux-là et qui se font face en montrant les dents comme chien et chat. Le rêve est gibier de psychanalyste et ce n'est pas ce gibier-là que souhaite chasser le poète. Le poète, ce qu'il veut forcer, c'est la réalité, toute la réalité, rien que la réalité et s'il bute sur le rêve, comme sur tous les cailloux du chemin, c'est parce que le rêve, ce caillou, fait partie lui aussi de la réalité. Il est vrai que le rêve n'est pas un caillou comme les autres, il est vrai que ce caillou est un rocher. C'est façon de dire que, de la réalité réelle, si souvent incertaine et si mystérieusement évasive, le rêve pourrait bien être l'un des éléments les plus forts, les plus denses, les plus pesants, les moins réductibles. Prétendra-t-on que c'est là, de ma part, jouer sur les mots, que c'est renverser les termes du problème pour mieux éliminer celui-ci et, ce faisant, me retrouver de l'autre côté d'une frontière, rien dans les mains rien dans les poches, oui, le prétendrait-on ? Avouons-le : on n'aurait pas tout à fait tort. Aussi me faut-il reprendre la question à sa source.

La source, ce sont les définitions. Ouvrons le *Petit Robert* à l'article « poésie ». On lit : « Art du langage, visant à exprimer ou à suggérer quelque chose, par le rythme (surtout le vers), l'harmonie et l'image. » Ouvrons-le maintenant à l'article « rêve ». On y lit, entre autres : « L'imagination créatrice, la faculté de former des représentations imaginaires ». Si l'on procède par élimination, en remisant à l'ombre pour un temps les autres termes des deux définitions, on s'aperçoit que le mot qui subsiste dans l'un et l'autre cas, c'est le mot « image ». Donc ce serait l'image le lieu, le lien entre le rêve et le poème. Comment le *Petit Robert* définit-il l'image ? De plusieurs façons : « Reproduction exacte ou représentation analogique d'un être, d'une chose. » Ou encore : « Reproduction mentale d'une perception ou impression antérieure, en l'absence de l'objet qui lui avait donné naissance. » Ou encore : « Vision intérieure (plus ou moins exacte) d'un être ou d'une chose. » Le mot « être », le mot « chose », le mot « objet » sont au point de départ de la « reproduction » ou de la « représentation ». Ce sont eux, ces densités concrètes, qui se trouvent au pli matriciel de l'image, de même que la poésie est, de l'image, point d'aboutissement et port d'accueil. Entre ces objets et ces choses – placées aux lieux originels de route naissance – et l'espace achevé de la représentation poétique (et dans re-présentation il y a l'idée, le concept, l'intuition même d'une présentation neuve ou renouvelée), c'est donc l'image la médiatrice, comme est médiateur, dans bien de nos mythologies spirituelles, l'Ange du ciel, autrement dit l'inspiration. Mais vers quoi l'ange irait-il, sinon vers les pauvres choses de la terre et vers les non moins pauvres hommes qui, seuls, sont à même de l'identifier et de lui accorder son statut et son nom de porteur de message ? Un ange qui n'aurait affaire qu'au seul Dieu, je le vois battre de l'aile bien inutilement : c'est, de fait, parce que son trajet est un va-et-vient entre l'ici et l'ailleurs, entre l'ailleurs et l'ici, que de l'ici il veut faire un ailleurs et que de l'ailleurs il veut éclairer l'ici, c'est donc pour cela qu'il joue ce rôle, majeur, dans l'explosion de la scène intérieure.

Formulons les choses autrement et de façon plus simple : il n'est de poésie, il n'est de poème que si les angles d'un triangle sont respectés et que si nul de ces angles n'est escamoté, par quoi se détruirait la figure triangulaire. Triangle équilatéral plutôt qu'isocèle. L'un des côtés de ce triangle étant la réalité, le second le langage (avec ses qualités de justesse et d'harmonie ou, pourquoi pas ? de disharmonie et de tremblante approche incertaine), le troisième étant celui-là même qui lie la réalité et la langue, côté plus imaginaire ou plus « imaginal » si l'on veut. Et les trois côtés du triangle se tiennent les coudes, se tiennent les angles, la pure figure imaginaire ainsi produite ne devant rien, signe et sens – comme le cercle dessiné par Raphaël à la main prodigieuse de Raphaël – qu'au génie spécifique de celui qui, symboliquement, l'a tracé.

Le triangle, dis-je, est une figure imaginaire. J'entends signifier par là que de même que la réalité est le lieu où vient s'amarrer formidablement le rêve, il n'est pas pour la réalité d'autre accès à la prise de conscience d'elle-même que de se regarder dans cela qui lui est miroir, c'est-à-dire abstraction. Le miroir est la création de l'homme qui, lui-même, à se regarder dans son miroir, finit par ne plus savoir de quel côté du monde il se trouve.

L'homme est celui qui engendre la langue et la langue est celle qui engendre l'homme. « Nous sommes faits de la même étoffe que nos songes », dit Shakespeare, qui a tout vu et tout exprimé de cette ambiguïté qui nous est pierre indécise du seuil et seule maison. La poésie, précisément, est celle qui se tient sur le seuil et qui, par la seule désignation de celui-ci, induit la totalité de la demeure. Répétons-nous pour la centième fois l'axiome de Hölderlin : « C'est poétiquement que l'homme habite cette terre. »

Répétons-nous cet axiome, mais en le rectifiant ou, à tout le moins, en le précisant : l'homme qui habite est, aussi bien, celui qui n'habite pas, celui à qui il est interdit d'habiter. Si donc, bien évidemment, la poésie est l'expérience d'un vécu, le dit de ce vécu est que l'enracinement du poème dans un ici et un maintenant s'accompagne de l'intuition, simultanée et à chacun familière, d'un déracinement pour qui l'« ici » n'est qu'un leurre et un « là-bas », pour qui le maintenant n'est rien, peut-être seulement un hier, ô terrible douce mémoire, ou peut-être purement un demain, ô douce épuisante espérance, peut-être et surtout un *toujours*, c'est-à-dire, étrangement, la très haute flamme d'une mort. Et tous ces objets autour de chacun de nous, humbles ou moins humbles, qui nous rassurent un peu, et tous ces êtres qui nous aiment et que nous aimons, qui nous rassurent, eux aussi, comme ils peuvent, de quel poids pèsent-ils vraiment face à l'immense exil qui nous vient de la mort, de la prise de conscience extraordinairement absurde de notre mort ? Ainsi, par la mort des autres, malaisément consentie, mais consentie tout de même, nous en arrivons à apprivoiser l'idée de notre propre mort : nous nous prêtons peu à peu à la possibilité inimaginable au prime abord de la disparition de ces présences autour de nous, êtres ou objets, qui se vident peu à peu de leur réalité et les voici, dirait-on, qui tournent au rêve. Et si chacun n'est entouré que d'objets et d'êtres rêvés, comment lui seul prétendrait-il à un surplus d'être et ne serait-il pas gagné à son tour par la lente emprise de l'irréalité universelle ? « Toute

chèvre est suspendue au croc du boucher par la solitude de son sabot », avait l'habitude d'énoncer ma grand-mère pour signifier l'absolu de l'isolement de chaque créature dans la mort. Ma grand-mère, pour dire l'horreur de la mort, usait instinctivement – elle était illettrée – d'une admirable image. Telles sont les images : elles fulgurent d'autant plus et d'autant mieux que ce qu'elles ont à nous révéler est imparable, irréparable, irrémédiable. Entre l'être et le néant, entre la conscience et l'effroi, entre l'homme et son espérance, elles viennent, médiatrices, dire autrement, et avec la sorte d'atténuation procédant de leur statut quasi mental, cela qui est de la nature de l'incontrôlé, de l'incontrôlable, de l'inacceptable, de l'impossible. Elles sont – comme les anges « terribles » de Rilke – des messagères hautaines de l'abscondité suprême qui règle et qui dérègle le cosmos dont nous sommes, pour le court laps de temps de notre respiration, les hasardeux bénéficiaires.

Autre image : l'on dirait d'un train parti depuis toujours et dont chacun n'est, voyageur de petit bagage, que le très provisoire passager. La poésie ne serait dès lors, entre nous, que cette langue apprise en cours de route et qui nous permet, à l'heure fondamentale, et avant le prévisible déraillement, de tenter de nous expliquer dans l'urgence – toute autre médiocre communication abolie – avec les autres passagers, piégés comme nous le sommes. Bientôt les galaxies – où donc sommes-nous vraiment ? – flamberont aux vitres du wagon. « Comme si la foudre emportait les yeux... », dit terriblement, dit magnifiquement, le Coran.

Décidément, oui, j'ai eu tort. J'ai eu tort au début de cette réflexion d'opposer aussi catégoriquement l'ordre de la réalité et l'ordre du rêve et de prétendre reconduire le rêve au cœur même d'une réalité conquérante. Le vrai cœur de la réalité est le doute. Le doute sur la réalité du monde et le long trouble qui en résulte au regard de l'esprit, égaré et séduit par le jeu d'apparences, ce doute est l'un des lieux communs de la philosophie depuis qu'elle existe et ceux qui se sont penchés sur notre condition divisée s'en sont faits spontanément les transmetteurs. Je ne veux pas parler seulement des grands fondateurs de structures spirituelles qui ont trouvé dans ce doute, et sur son terrain meuble, le principe même de leur rassurante fondation. Je veux parler de tous les témoins de la vie de l'esprit qui tous, sans exception, ont dénoncé ce lieu d'incertitude dont nous sommes les otages et qui nous déconcerte gravement. Citons, à titre d'exemple, Djelil-Eddine Roumi, au XVI^e siècle, qui choisit, lui, la métaphore marine :

L'œil de la mer est une chose, l'écume en est une autre ;
délaisse l'écume et regarde avec l'œil de la mer.
Jour et nuit, provenant de la mer, se meuvent les flocons
d'écume ; tu vois l'écume, non la mer. Que c'est étrange !
Nous nous heurtons les uns contre les autres
comme des barques ; nos yeux sont aveuglés,
l'eau est pourtant claire.
Ô toi qui t'es endormi dans le bateau du corps,
tu as vu l'eau ; contemple l'Eau de l'eau.

Cette « Eau de l'eau », surprenante tautologie, dit mieux que toute définition la difficulté qu'il y a à consolider, fût-ce à travers le principe d'identité, et non sans recours au Principe des principes, à savoir Dieu lui-même, la réalité réelle, selon la foi du poète.

Avant d'aller plus loin, revenons à propos de la confirmation de l'identité, au thème central de cette réflexion concernant les effets de bilinguisme ou de trilinguisme, sur un auteur venu de l'un des claviers de la langue pour se formuler, formuler le plus intime et le plus secret de lui-même dans une autre langue. Formuler et se formuler par le fait non de la traduction de surface, mais de la traduction en profondeur de son être dans une langue autre que sa langue originelle comme c'est le cas aujourd'hui de beaucoup de créateurs migrants, ainsi qu'on pourrait les surnommer. Colonisation donc par l'âme et par l'esprit d'une autre langue, non native ni natale pour le formulateur, mais langue préférée, langue choisie, par amour, par hasard ou par nécessité, dans cet univers ouvert et mondialisé qui est désormais le nôtre. Je n'entends pas parler des langues vernaculaires, mais des seules langues de création. Ce sont généralement de grandes langues et qui regorgent de puissantes œuvres écrites par des écrivains pour qui ces langues étaient leur dialecte naturel, non touché par la lumière du miracle à son point de départ. Je souhaite ici évoquer les écrivains parvenus à cette langue en quittant le vaste dehors pour, à cette langue choisie, s'amarrer : s'amarrer au français, à l'anglais, à l'espagnol, à l'italien, au grec, etc. J'ajoute à ce propos que pour bien de penseurs et philosophes du Moyen-Âge, musulmans mais non arabes et qui souhaitaient écrire en arabe, langue du Coran pour, grâce à cet idiome considéré comme sacré, toucher le plus grand public possible, il y avait eu la fascination de l'arabe, idiome, dis-je, qui sera la langue de prédilection et d'inspiration de poètes et prosateurs persans, afghans, indiens, africains, grecs byzantins, andalous juifs, d'autres encore. Il arrivera à tous ceux-là d'user de l'arabe mieux que les Arabes eux-même car la langue choisie est nécessairement langue par laquelle l'homme communique et prolonge son être, langue d'amour. Et, parce que langue d'amour, elle est utilisée par son manieur, à elle extérieur au départ, avec plus de soin encore, plus de sollicitude et plus d'invention que son utilisateur naturel.

Cela dit, il ne faut pas croire que celui-ci, l'utilisateur naturel, face à sa propre langue, soit passif. Lui aussi, s'il est conscient, s'il est Baudelaire ou Mallarmé ou Rimbaud ou Proust et, remontant le temps, Balzac ou Stendhal ou Charles d'Orléans ou Rabelais ou Jodelle ou Montaigne ou Racine ou Voltaire ou Rousseau ou Hugo, tous ces grands formulateurs français savent que leur langue est le lieu d'un miracle et, par leur usage personnel et subjectif de cette langue, ils parviennent à ajouter un surplus de miracle à ce miracle en y mêlant leur propre apport, leur subjectivité personnelle : à l'intérieur même du Français, soit, mais l'intérieur du français, Racine écrit *le racine*, Baudelaire, *le baudelaire*, Proust, *le proust*, André Breton, *le breton*, Aimé Césaire, *le césaire*, André du Bouchet, *le du Bouchet*, Yves Bonnefoy, *le bonnefoy*. Raison de plus pour qu'il en soit de même chez les écrivains d'en face, ceux venus de l'extérieur du français : Beckett,

en français, écrit *le beckett*, Ionesco *le ionesco*, Schehadé, *le schehadé*, Cioran, *le cioran*, Stétié (excusez-moi de me citer moi-même) *le stétié*, etc...

Une remarque encore à ce sujet. En ce qui me concerne, je ne crois pas, sauf exception notable – Beckett, par exemple –, à l'écrivain susceptible d'écrire magistralement dans deux idiomes différents. On ne peut pas avoir plusieurs mères à la fois et qu'elles fussent aimées du même amour. La langue reçue ou élue est nécessairement « maternelle ». Je la crois seule et unique. Et si, comme il me semble, notre époque erre beaucoup à ce sujet, dénonçant souvent avec violence les annexions et agressions de toute nature que la langue française, mais d'autres aussi bien, subit et subissent de la part de « sabirs » incontrôlés, venant de la migration des individus et même des peuples, il faut revenir à la formule de Roland Barthes et sans doute nous y tenir : « Il n'y a pas une crise de la langue, il y a une crise de l'amour de la langue. », écrivait-il dans les années 70.

Mon ultime remarque à ce propos, je voudrais l'emprunter à Baudelaire, immense poète, absolu parmi les manieurs de mots, intuitif ayant pressenti l'envahissement de l'homme et de sa langue par l'inconscient. « Créer un poncif, c'est le génie », assure l'auteur des *Fleurs du Mal* dans ses *Journaux intimes*. J'ai quelquefois réfléchi à ce qu'il voulait dire par là et qui tient du paradoxe. Un « poncif », c'est « un lieu commun » ? Baudelaire ne voulait-il pas dire par là que le but de la poésie était finalement de provoquer dans l'esprit et par les voies de la mémoire des sortes d'évidences, au début saisissantes, par la suite devenues si familières et si comme allant de soi qu'elles tournent justement au lieu commun. C'est aussi sur des lieux communs que travaille et s'élabore l'inconscient, ce langage d'outre-langue, qui se veut universel. Dans le trajet de la transmutation linguistique, quand un locuteur s'emploie à remplacer au sein du langage, une formulation par telle autre équivalence dans une autre langue, il se pourrait bien que la machinerie complexe du transfert se fasse par la médiation de l'inconscient. L'inconscient, lieu commun, me paraît pouvoir être l'une des banques des identités multiples et interchangeable qu'il gère autant que, par ailleurs, il se laisse aller à jouer un rôle fondamental dans la fixation définitive de l'identité de chacun. Et c'est sans doute de par sa plongée dans les eaux phréatiques de l'inconscient qu'un poète (écrivain, prosateur) s'y étant baigné se retrouve, par la similitude découverte et reconnue entre son expression dans sa langue natale et cette même expression dans sa langue acquise, en situation de résonance avec cette langue acquise, langue devenue sienne et désormais pour lui langue native.

L'équivalence éventuelle des langues croise à chaque instant, en chacun de nous, celle existant, selon son processus propre, entre monde intérieur et monde extérieur de l'homme. Novalis – qui, avec son étrange réalisme absolutiste, insiste sur « l'ici » et « maintenant » – dit et répète à l'envi l'égalité des deux propositions réciproques, notamment dans la formule suivante : « Le monde intérieur m'appartient en quelque sorte mieux que le monde extérieur. Il est si chaleureux, si familier, si intime, – on voudrait y vivre tout entier, – c'est une vraie patrie. Domage qu'il soit si imprécis, si

pareil au rêve. Faut-il donc que ce qui est le plus vrai, le meilleur, ait l'air si irréel, – et que ce qui est si irréel paraisse si vrai ? »

Je conclus cette séquence concernant les faux-semblants perpétuels du rêve et de la réalité par cet aphorisme de Borges : « Dans le rêve de l'homme qui rêvait, le rêve s'éveilla. »

Le français, l'autre langue

La langue française est l'une de ces langues dont beaucoup d'hommes et de femmes, disséminés sur les cinq continents, ont besoin pour vivre. Cela ne veut nullement dire que d'autres langues, et notamment la langue nationale de chacune des communautés humaines qui composent le monde et qui sont autant d'unités linguistiques, soient de moindre intérêt ou de moindre importance. J'ai pour chacune des sept mille langues confirmées dont sont tributaires les principales cultures de la planète le plus grand respect et, au-delà du respect, la plus vive des fascinations. Une langue, c'est une histoire, avec tout un vivier d'hommes et de femmes, c'est une mémoire, c'est une structure mentale, conscient et inconscient pris dans la nasse des mots, c'est une sensibilité spécifique et souvent vertigineuse, ce sont des concepts et des valeurs, ce sont des points d'arrimage et des objectifs immédiats ou lointains. C'est dire ainsi qu'une langue, une langue vivante, c'est – passé et avenir traversés par la même courbe de vie – un projet. Un projet qui tient de toute sa force à l'événement, passé, présent, futur car rien dans le futur qui ne vienne du passé, et c'est peut-être là l'un des plus hauts enseignements de toute langue que cette admirable chaîne impalpable, que cette continuité dans la prise qui est de l'ordre de l'immatérialité spirituelle.

Donc, salut à toutes les langues et, aussi, aux idiomes moindres, aux dialectes et à leurs dérivations, aux patois, aux modulations diversifiées au sein de chaque langage, aux accents. Avant d'aller plus loin, puisque le mot « langage » a été prononcé, comment ne pas saisir l'occasion pour rappeler les vers célèbres de Paul Valéry ?

Honneur des Hommes, Saint LANGAGE
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égaré
Illumination, largesse !
Voici parler une sagesse
Et sonner cette auguste Voix
Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois !

Valéry dit qu'une fois sa place affirmée dans le langage, la chose – idée ou sentiment évoqué – perd ses contours spécifiques, sa nature naturée, pour se fondre dans

l'universalité conceptuelle qui permet la communication. Je ne veux pas trop m'attarder sur cette notion aujourd'hui battue en brèche aussi bien par la linguistique contemporaine que par ces manieurs exceptionnels de mots que sont les poètes et pour qui il n'existe pas, en poésie du moins, ni de mots à valeur généralisée et abstraite, ni de chose idéale capable de se projeter d'une manière décorporée dans la langue. Georges Schéhadé s'est-il mieux exprimé en la matière quand, dans *La Soirée des proverbes*, il fait dire à l'un de ses personnages, Argengeorge, figure du poète, à propos du livre qu'il lit, *Le Jet d'eau grammatical*: « C'est une étude volumineuse sur le langage et ses accessoires : la ponctuation et les idées [...] Un traité sur l'émancipation des mots. Depuis le temps qu'on les marie, à l'église ou à la mairie, à la plume ou au crayon, ils aspirent à plus de conscience, à la vie heureuse des oiseaux et des lions. »

Schéhadé est comme moi : un écrivain libanais qui a choisi d'écrire en français. A-t-il vraiment « choisi » ? Sans doute les circonstances ont-elles joué leur rôle dans ce choix, dans cette détermination. Le milieu social auquel appartenait Schéhadé s'exprimait plus volontiers en français qu'en arabe, comme le faisaient au milieu du XX^e siècle bien des familles chrétiennes fascinées par tout ce qui venait d'Europe et plus particulièrement de France en ce qui concerne les valeurs de vie et les coutumes au quotidien, l'habillement et les mœurs, l'éducation dans des écoles et des collèges le plus souvent religieux où le français était la langue-mère – quand tout autour se défaisaient les traditions et la culture de l'Orient ancien. Bientôt, outre le milieu social, c'est l'Histoire qui, en Orient, viendra au secours de la langue et de la culture françaises, cela qu'on n'appelait pas encore la francophonie, par la vertu du Mandat confié en 1920 par la Société des Nations à la France aux fins de conduire le Liban et la Syrie, provinces détachées de l'ex-Empire ottoman vaincu par les puissances alliées en 1918, à la modernité puis à l'indépendance. C'est à ce moment-là que la langue française va trouver ses plus solides assises au Liban et que des racines vont se développer dans un tuf propice pour qu'un « très grand arbre du langage », comme celui dont parle Saint-John Perse, en arrive à naître chez nous, puis à grandir et à se développer, arrosé parfois par des arrosoirs politiques, gravement soigné par les uns, récusé et refusé par les autres selon les circonstances et les avatars de la longue histoire que l'on sait, histoire complice, histoire conflictuelle, histoire jamais toute en noir ou toute en blanc, mais grise et tourmentée, comme ces brusques orages qui naissent en Méditerranée et qui ensuite s'apaisent, et le ciel redevient de limpidité pure comme si le bleu ne l'avait jamais quitté.

Outre le robuste appareillage dont la langue française, au-delà des péripéties politiques et des affinités intellectuelles et spirituelles, a toujours pu profiter au Liban, depuis l'installation de diverses missions religieuses dans le pays au XIX^e siècle, mais surtout depuis la mise en place de ce vaisseau amiral que sera bientôt l'Université Saint-Joseph des Pères Jésuites, créée il y a cent quarante ans, pour regarder dans les yeux l'autre pôle universitaire grandissant, la prestigieuse Université Américaine de Beyrouth, oui, outre toute cette flotte pacifique au service de ce qu'on devrait appeler

mieux que francophonie francité, – sans que n'intervienne aucune connotation raciste ou raciale –, la fin des divers contentieux entre la France et les pays arabes, la position longtemps équilibrée de la France dans le conflit israélo-palestinien, ont permis au français, langue et culture, de prendre son véritable visage, qui est visage d'accueil et qui est rayonnement d'humanisme.

J'ai dit au début de cette réflexion que le français était une langue pour vivre. Je m'en explique. Je suis Arabe et je tiens à mon arabité. Qui est la forme la plus profonde de mon identité, matrice originelle, en quelque sorte. Mon père s'appelait Mahmoud et ma mère Raïfé, l'un et l'autre de vieille souche beyrouthine. J'ai grandi dans les rites de l'Islam, un Islam souriant et tolérant, et dans les fastes quotidiens de la langue arabe, mon père étant un poète de bonne facture classique et ma mère une lectrice impénitente. Mon père, qui était linguiste et grammairien aimait passionnément sa langue qui lui tenait lieu de nourrice affective. Il me plaça pourtant, à quatre ans, entre les mains d'une autre nourrice qui me deviendra mère, cette langue française que je ne devais jamais plus quitter. Plus tard, je rencontrerai comme si je l'avais écrit moi-même et comme s'il célébrait ma propre mère, mère mentale s'entend, le fameux vers de Du Bellay : « France, mère des arts, des armes et des lois ».

J'ai dit mon attachement à la langue arabe, – que je mettrai, elle, du temps à découvrir et pour laquelle je ne me passionnerai que beaucoup plus tard. Cette langue, dont vivent aujourd'hui près de trois cent cinquante millions d'Arabes et qui régit la vie religieuse et spirituelle de plus d'un milliard et demi d'êtres humains sur la planète –, cette langue me sera restée jusqu'à mes années d'études à Paris, dans les années 50, une langue quasi étrangère, si l'on excepte l'enfance bercée par la psalmodie du Coran d'une part et, d'autre part, étrangement – mis à part le dialecte libanais employé à chaque instant dans la pratique utilitaire – par la longue lamentation d'Oum Koulsûm sur l'amour perdu. C'est dans les années 50, sur les trottoirs du Quartier Latin, face aux devantures des libraires regorgeant de livres intimidants – c'était encore la grande époque de Sartre, de Camus, de Merleau-Ponty, de Malraux, d'Eluard, de Breton, de Michel Leiris et quelque autres – oui, c'est face à ces librairies que, pour la première fois, je me suis demandé avec angoisse : « Qui suis-je ? » Je savais par mon maître Gabriel Bounoure, je savais par mon maître Louis Massignon que ce n'était pas rien que d'être Arabe, que ce n'était pas rien d'être d'Islam et que, bien au contraire, à partir de là, on pouvait se retrouver et se reconnaître à travers tous les signes fulgurants d'une immense civilisation capable de création et d'échange, d'ouverture et d'affirmation de l'inaltérable et de l'inaliénable, de synthèse et de symbiose mais aussi de refus de compromis sur quelques-unes des questions essentielles où se trouvent engagés le destin de l'homme et le sens de son Dieu. Je savais le monde arabe – et autour de lui le monde islamique – plein d'œuvres, de chefs-d'œuvre, de récits, de chroniques, de poésie, d'architectures, de musiques. De puissantes flambées mystiques, de délicates gustations amoureuses. Je savais aussi que ce monde avait été dramatiquement stoppé dans son élan vers l'avenir par des démissions éhontées au plan de quelques-uns de ses

responsables politiques, par des compromissions inadmissibles, par des abandons de souveraineté, par des lâchetés et des volte-face, par l'efficacité de colonisations rampantes intérieures et brutales extérieures, par la montée de la paupérisation et de la haine, par le recul de tout l'admirable acquis culturel et la dilapidation du trésor ancestral fait de pensée et d'émotion incomparables. Je voyais, de mon observatoire parisien, venir les cassures et les guerres, progresser l'analphabétisme et l'intégrisme, se nouer les nœuds dont, Arabes, nous étouffons encore aujourd'hui. Mais il me fallait, face aux devantures des libraires, exister. Tout destin se façonne lentement, mais il s'invente lui-même en un éclair. Je compris que j'étais Arabe et qu'en langue française, dans cette langue choisie pour moi par mon père mais aimée de moi par mon long accouplement avec elle, aimée de moi comme une personne peut être aimée, aimée d'amour, passionnément, éperdument, oui, je compris ce jour-là que l'Arabe que j'étais s'accomplirait en tant que tel dans la langue d'en face, celle de l'autre rive de la Méditerranée, cette langue qui fut parfois celle de l'envahisseur et qu'il m'appartiendra bientôt, par mon œuvre (déjà je croyais à l'œuvre qui allait venir) d'envahir à mon tour pacifiquement. Pacifiquement, oui, certes, mais sans rien renier de mes armes ni rien abandonner de mon bagage. J'entrais dans la langue française comme chez moi et le couvent qu'elle me paraissait parfois, je rêvais de le transformer en sérail, je veux dire d'adapter à ma propre structure intime les éléments d'un bâti imposé mais ductile et transformable.

Car en ceci réside le plus grand pouvoir de cette langue : elle est si sûre d'elle-même qu'elle n'a aucune peine à se laisser apprivoiser. C'est langue de vaste accueil que le français et tous qui, venus de l'extérieur de la langue, se sont approchés d'elle pour se l'approprier, vous le diront : elle se laisse faire, mais à une seule condition : c'est qu'elle ne soit pas défigurée, sinon par jeu. Elle se laisse faire par jeu, dis-je, mais le jeu a ses règles et il est bon que ces règles soient observées. Observées, certes, dis-je encore, mais pas trop. « Vous voulez jouer avec moi, dit la langue, pourquoi pas ? Mais que m'offrez vous en échange ? » C'est en cela, oserai-je le dire ? que la langue française est féminine, est femme. « Tu veux ou tu veux pas ? » disait il y a quarante ans une chanson célèbre. À quoi répondait, sur un autre plan, une autre chanson fameuse de la même époque : « Je t'aime. Moi non plus ».

Ambiguïté de cette langue qui, c'est évident, est langue d'accueil mais qui n'en veut pas moins que soient énoncés, dans l'impertinence, un certain nombre de lois de l'hospitalité. La langue française n'est pas l'auberge espagnole de la formule : on ne peut pas y apporter ce qu'on veut soi-même, comme y consent si souvent la langue anglaise dans sa version américaine, mais ce qu'elle veut, elle, qu'on lui apporte, et qu'elle supporte. Qu'elle supporte jusqu'au masochisme inclus, à l'extérieur d'un jeu dont les règles auront été plus ou moins édictées par les deux hôtes, eux-mêmes plus ou moins conscients de cette activation du miroir double. L'hôte qui accueille et l'hôte qui est accueilli ne sauraient oublier les grands lustres du Palais de Versailles, même si celui qui arrive a des pierres plein les poches pour casser du cristal. « Tu casses, dit la langue, ce

qui est cassable, mais pas l'irremplaçable qui est l'âme et la lumière de ce cristal. » Et c'est ainsi que, dans le grand jeu de la création en langue française, celle-ci, la langue française, a accueilli le dadaïste Tristan Tzara, qui était Roumain, les lettristes Gherasim Luca et Isidore Isou, qui étaient Roumains eux aussi, le prestidigitateur Eugène Ionesco, Roumain iconoclaste pour cause d'absurdie et pour même cause d'absurdie le très raffiné Belge Henri Michaux. Mais bien des barbares étaient issus du cœur même, splendide de la langue, André Breton et les grands surréalistes, Antonin Artaud, Aimé Césaire et tant d'autres destructeurs prophétiques. Destructeurs tous aujourd'hui intégrés, réintégrés à une langue dont ils ont repoussé les limites tout en ajoutant leur pierre à l'édifice. Édifice baroque : toute langue vivante, fut-elle celle de Racine ou de Rousseau ou de Chateaubriand ou de Claudel, de Saint-John Perse, aussi, et de René Char, de Schehadé, de Cioran aussi, qui est Roumain ou de Nathalie Sarraute, qui est Russe, de Blaise Cendrars, qui est Suisse ou de Guillaume Apollinaire qui est un mélange réussi de Polonais et d'Italien pontifical, toute langue vivante, sa façade fût-elle classique, est un édifice visiblement et invisiblement baroque. Le secret de toute langue vivante est dans sa capacité d'asymétrie éventuelle, elle, la langue, sachant que son équilibre à venir est au prix de ces déséquilibres successifs dont elle est la radieuse victime.

Cette capacité d'accueil qu'a la langue française, aucune autre langue ne l'a, non plus que cette ouverture aux signifiés que nécessairement les mots charrient quand ils en viennent à s'intégrer à la langue d'accueil. L'anglais, me dira-t-on. Je réponds aussitôt qu'il y a deux anglais : celui de l'Angleterre proprement dite et de ce qui s'est appelé longtemps Grande-Bretagne, à savoir l'ensemble insulaire qui recouvrait aussi l'Irlande. Cet anglais-là est de racine germanique, comme on le sait, mais reste, depuis Guillaume le Conquérant qui régna aussi sur une partie de la France, fortement imprégné de français ou de latin, *via* la langue française. Il y eut, régnant sur l'Angleterre, aux côtés de leurs maris, treize reines françaises – ce qui n'est pas peu, surtout en ces époques où le français était langue de cour. « Snobisme » est un mot anglais tardif : souvent le snobisme aura été l'un des meilleurs vecteurs linguistiques. Il le fut dans la haute aristocratie anglaise pour le bénéfice du français, comme il le sera plus tard, beaucoup plus tard, pour l'extension du français au Liban durant la période du Mandat, certes, mais également après. La plus grande entreprise de destruction créatrice de la langue de Shakespeare, c'est un Irlandais de génie qui la conduira : James Joyce, l'auteur d'*Ulysses*. James Joyce est, à l'égal de Rabelais pour le français, celui par qui le scandale arrive, mais aussi le magma brûlant des mots créés, des mots recréés. L'anglo-américain, je ne sais trop qu'en penser : je reste à son égard dubitatif. On connaît le mot de Bernard Shaw : « L'Angleterre et l'Amérique sont deux pays séparés par la même langue. » Ce mot n'est qu'un trait d'esprit : il étincelle plus qu'il ne dit vrai. Il y a de grands, d'admirables romanciers américains, d'immenses poètes : Hawthorne, Melville, Faulkner, Hemingway, pour n'en citer que quelques-uns, et je ne saurais oublier qu'Edgar Poe, l'un des maîtres de Baudelaire, est Américain, que Walt Whitman est

Américain, qu'Henry James est d'origine américaine, d'origine également américaine T.S. Eliot.

Reste que mon doute sur l'américain concerne surtout ce langage utilitaire qui a cours aujourd'hui partout à la surface du globe et où trois cents à cinq cents mots, cinq cents pour le meilleur, trois cents pour le pire, mots souvent rafistolés (qu'on me pardonne cette expression familière) à partir d'autres mots étrangers à l'anglais et adoptés, adaptés à la hâte, où deux cents à cinq cents mots permettent à des hommes d'affaires, parfois à des spécialistes ou même à des savants, de s'entendre tant bien que mal, de Chinois à Italien, de Péruvien à Congolais, d'Allemand à Iranien dans le pire anglais qui soit, ce que Molière aurait appelé justement un « sabir ». Cet anglais-là, amputé des ses valeurs morales et de ses affinités intellectuelles, m'inquiète, et je dirai même qu'il angoisse le poète, le manieur de mots en chambre d'échos que je suis.

L'une des caractéristiques de la langue française, qui fait sa richesse, est, précisément, qu'elle ne peut pas se résumer à quelques centaines de mots, qu'elle ne saurait se proposer à qui entend l'assumer et la faire sienne sous forme de « digest » – comme on dit. Le français est un tout, une totalité, une globalité (vocabulaire, syntaxe, grammaire, et le reste) à prendre ou à laisser. On ne peut pas non plus prendre la langue sans en coloniser, du coup, toutes les valeurs, toutes les significations, toutes les propositions, les évidentes, les apparentes, les induites. « Langue de caissier, précise et inhumaine », disait Léon Daudet, – il avait tort. Oui, précision ; mais inhumanité, non. Aucune langue plus que celle-ci n'est aussi apte, aussi accrochée au dialogue. Je ne veux pas faire de linguistique de Café du Commerce, mais connaît-on d'autre langue où le commerce, précisément, à savoir l'échange de denrées, puisse également s'entendre comme étant aussi l'échange des idées, celui des civilités, cet admirable « commerce des hommes » où se lit en filigrane, à travers la formule qui semble toute faite, l'expérience de chacun mise au regard de l'expérience d'autrui, la curiosité de ce qui fait l'altérité de l'autre, l'attention toujours éveillée et comme à l'affût de la surprise possible et bienvenue quand quelqu'un, en face de vous, vous l'offre, cette surprise, sous la forme d'un don inattendu, inespéré, l'urbanité, la courtoisie, la diplomatie en tant qu'art de séduire et de capter, en un mot, en un seul beau mot : l'humanisme ? Recourir à la langue française dans ses rapports avec les autres et, aussi, avec leurs idées, c'est hériter spontanément de cette longue tradition d'humanisme où la confrontation et les oppositions paradoxales délimitent, de la langue, le premier espace du discours. On ne peut hériter de Pascal sans hériter simultanément, et dans le même mouvement, de Montaigne ; on ne peut s'arrêter à Voltaire et ignorer Rousseau, ni s'occuper de Descartes en maintenant dans l'ombre Mallarmé, ni opposer Sartre à Claudel et le Nouveau Roman à Stendhal ou Balzac. Oui, bien sûr, on peut le faire en théorie, mais ce serait se priver de l'ombre portée qui fait la profondeur de l'esprit et de l'âme. La langue française vaut par ses clairs et ses obscurs comme le *Temps Perdu* de Proust ne prend sa résonance pleine et entière qu'à la lecture du *Temps Retrouvé*. Ainsi est cette langue, ainsi est cette culture française qu'on ne saurait épouser l'une des jeunes filles de la

maison, celle dont l'ombre est en fleur, sans épouser aussi, bien ou mal, toute la famille. Et, apprendre le français, lire en français, c'est non seulement faire partie, un peu, de la famille France mais désormais, et de plus en plus, de l'immense famille francophone qui groupe des Blancs, des Jaunes, des Noirs, des Arabes – « Le français est notre trésor de guerre » avait répondu l'écrivain algérien Kateb Yacine, qui fut résistant, à ceux de ses détracteurs qui lui faisait reproche, après la libération de son pays, de continuer à écrire en langue française –, Kateb saluant ainsi tout le complexe système d'interférences et d'interculturalités avec l'infinie variété des métissages, ce métissage sur qui se fonde nécessairement, inévitablement, la grande civilisation de demain. Léopold Sedar Senghor avait vu juste quand, il y a soixante ans, il assurait : « La civilisation à venir sera de métissage ou ne sera pas. » Toutefois, plutôt que de métissage, il m'est arrivé de parler de tissage en qui la trame et la lisse sont plus encore déterminées l'une par l'autre pour former le tissu.

Et c'est ainsi que la France est, par sa langue, par sa culture, cette entité dont j'ai dit que beaucoup ont besoin pour vivre et s'exprimer. À elle seule, elle est le microcosme qui autorise les voies du futur. Celui-ci, le futur, puisera dans ses contrastes la légitimité de sa revendication de n'être pas uniforme. Il puisera dans la sorte de dynamisme même né de ce déséquilibre créateur dont les asymétries sont porteuses l'espoir d'une convergence nécessaire au-delà et par-delà les contradictions et les fractures. Ce n'est pas un hymne d'amour que j'entame ici, moi que la France a pu blesser souvent, je ne dirai pas par quoi comme je ne dirai pas non plus comment mon propre pays, le Liban, a pu si souvent me meurtrir et si souvent me réduire au désespoir. Ainsi sont les choses qu'il faut savoir les traverser, les dépasser pour parvenir à l'essentiel.

L'essentiel est en ceci désormais : il y a, en Occident, une seule puissance planétaire, ce sont les États-Unis d'Amérique. Ils continuent de dominer le monde économiquement, politiquement, financièrement, militairement, linguistiquement. Ils pourraient, étant donné leurs moyens, le dominer culturellement, ce qu'ils tentent de faire, ce qu'ils réussissent en partie à faire par l'impérialisme de leurs médias et notamment de leurs médias audiovisuels. Mais la culture n'est pas seulement un outil de puissance, de toute-puissance. La culture est une vulnérabilité, une porosité, une faculté d'écoute et une capacité de dialogue. La France qui a besoin de dialoguer avec elle-même pour exister est mieux armée que n'importe quel autre pays de la planète pour aider à l'instauration de ce nouveau dialogue dont le monde a besoin ; la France et, derrière la France, cette Europe en train de se former et dont la France, au plan culturel, est la tête chercheuse. Il y a la France, il y a l'Europe et il y a les pays entièrement ou partiellement francophones, dont plusieurs pays arabes. Les pays arabes ont beaucoup apporté au dialogue interculturel de demain parce que ce sont de grands pays dans l'histoire et aussi par l'établissement géographique qui est le leur : tournés vers la Méditerranée, tendant la main à l'Afrique noire et à l'Asie voisine, regardant en vis-à-vis l'Europe. Les pays arabes ont besoin, à côté de cette langue prestigieuse qu'est l'arabe, idiome pour eux sacré, ainsi que je l'ai dit, d'une autre langue qui leur permettra

d'accéder à la modernité technique et technologique, scientifique, informatique. Que cette langue soit donc le français, langue qui aujourd'hui, plus que jamais, dans l'univers injuste où se déroule le conflit israélo-palestinien et israélo-arabe, est la langue des droits de l'Homme et celle des droits des Peuples ! Comme tous les autres pays du monde, les Arabes ont besoin de dialogue intérieur et d'une décripation dans beaucoup de leurs situations relationnelles dirigées vers l'extérieur. Les notions de liberté, d'égalité et de fraternité, si profondément attachées au génie même de l'âme française, ne peut que les aider dans leurs tâtonnements dans cette voie. Ces pays, comme tous les autres pays du monde, ont besoin de complémentarité culturelle, autrement dit qu'il leur faut nécessairement donner et prendre, et je suis de ceux qui croient que la grande affaire de toutes les civilisations qui vont naître du brassage de la mondialisation sera de plus en plus l'urgence des traductions : or le français est une magnifique plate-forme pour ce type d'activité qui équivaut, dans le domaine physiologique, à l'acte même de respirer. Respirer, inspirer, expirer. La traduction à partir de l'arabe et vers l'arabe est, sera, et de plus en plus, l'un des moyens de libération de l'homme arabe, de la conscience arabe. Le français, grande langue internationale ouverte à toutes les directions de la rose des vents, a un rôle déterminant à jouer dans ce domaine avec les Arabes ainsi d'ailleurs qu'avec d'autres peuples. C'est toujours une étrange émotion que celle qui naît de la traversée d'un pont mental. Les mots ne sont parfois, d'une rive à l'autre du monde, que de tremblantes passerelles. Un mot partagé et partageable est l'une des façons que les hommes ont inventées pour vaincre la séparation.